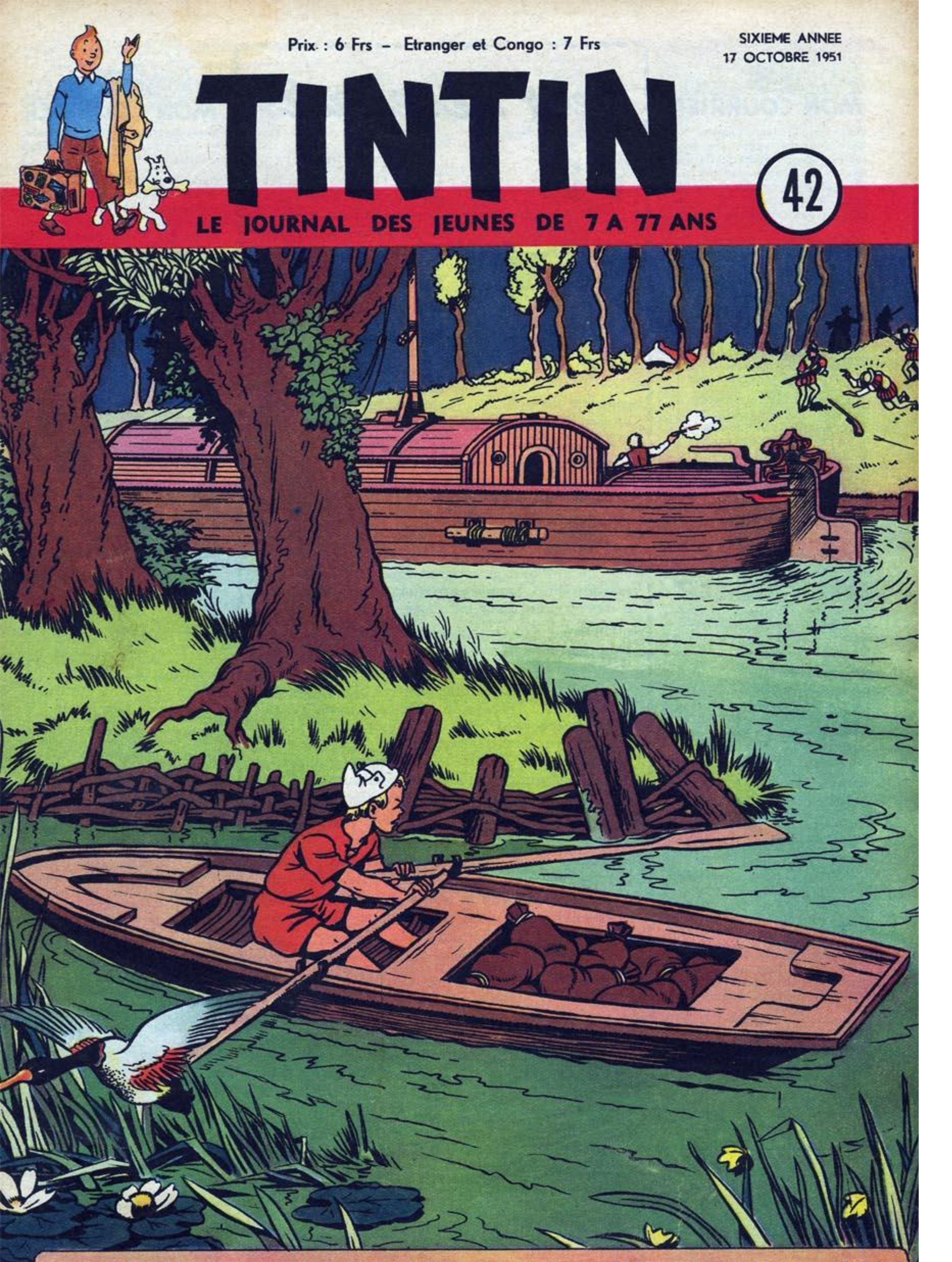


AU MOMENT OU THYL S'ENGAGE DANS LE CHENAL, HANS OUVRE LE FEU SUR LES ESPAGNOLS...

(Voir page 5.)



Van der Linden, Colette. — Merci pour tes suggestions. Bien sûr, il serait souhaitable que le Timbre Tintin se trouvât dans tous les produits mis en vente. Mais patience : le monde ne s'est pas fait en un jour !

Nautre Roland, Bruxelles. — Tous les détails concernant la collection « Voir et Savoir » paraitront dans les colonnes du journal, à la rubrique du Timbre Tintin. Amicalement à toi.

MESSAGE CHIFFRE destiné aux membres du CLUB TINTIN

11.3.12.6.7.3.18.14.6.15.9.16.
1.2.3.18.14.6.13.9.16.18.12.18.
6.7.6.6.15.9.6.5.22.6.10.6.14.
16.13.9.6.17.9.3.14.10.1.16.14.
1.16.5.9.12.18.11.12.3.17.18.9.
3.10.6.9.6.1.16.14.14.3.18.13.
9.6.10.18.24.1.2.3.15.6.3.5.24.
8.16.14.14.6.1.2.3.14.1.6.

Thuriaux Michel, Stanleyville. — Oui, nous accordons des délais aux coloniaux pour les concours lorsque cela nous est possible. Aux Grands Concours, notamment. Monsieur Tournesol écrit toujours sa chronique, mais il ne signe plus. Elle parait sous un aspect sans cesse renouvelé.

De Ramaix Anne, Grune (Luxembourg). — Une bibliothèque se remplit petit à petit. Je ne puis intervenir. Dis-toi bien que tu n'es pas la seule. Je te souhaite bonne réussite.

Van Weyenbergh Lucie, Wanlin. — Merci pour ta longue lettre et pour tous les détails que tu me donnes concernant tes vacances. Amitiés.

Mahaux Jean, Gilly. — Tu as raison : la faute que tu nous signales a échappé à notre vigilance. Merci de l'avoir soulignée avec tant de gentillesse. Et reçois nos amitiés.

Schelstraete André, Villers s/Semois. — Non, Hergé ne s'est pas embarqué pour la lune ! Tu t'en apercevras bientôt. Amitiés.

DEVIENS PRESTIDIGITATEUR !

C'est facile et cela fera l'admiration de tes amis. Catalogue A gratuit sur demande, à M. MACHA, 9, rue du Jardin, Gand.

Fiene Paul, Beauvallon. — Milou adresse à ton petit chien Milou ses plus gracieuses révérences. Et moi je te salue amicalement.

Benatar Raphaël, Elisabethville. — Ton dessin exécuté de mémoire n'était pas mal du tout.

Deux Revenants



Andern Heckmair et Koellenberger, deux alpinistes allemands, étaient partis à la conquête des Grandes Jorasses. Depuis deux jours, on les croyait morts, tant leur ascension avait été contrariée par les éléments déchaînés. Or, dans la nuit du troisième jour, ils apparurent à Chamonix, tels des revenants, épuisés, affamés, les mains et les pieds gelés. Cette fois, encore, la mort n'avait pas voulu d'eux.

Koellenberger, le plus jeune, fut transporté aussitôt à l'hôpital pour y être soigné. Mais son compagnon, de vingt ans son aîné, se fit conduire à l'hôtel où il réclama une chambre et un repas somptuaire. Dieu sait s'il avait grand faim ! On lui proposa de le servir aussitôt dans sa chambre, mais il refusa.

— Je prendrai mon repas dans la salle du restaurant, dit-il. Mais auparavant, je désire monter à ma chambre pour me raser.

L'homme qui prononçait ces paroles n'avait plus rien mangé depuis deux jours, et il tombait de fatigue.

On se demande parfois pourquoi les alpinistes entreprennent l'ascension de pics, d'aiguilles, de glaciers reconnus difficiles, sinon impossibles, à escalader. C'est d'abord pour se prouver à eux-mêmes — et au monde — que le mot « impossible » ne figure pas dans leur vocabulaire. C'est ensuite pour se tremper le caractère, car ils savent que l'alpinisme est une magnifique école d'énergie, de courage et d'endurance.

Koellenberger et Heckmair l'ont montré, une fois de plus. Et particulièrement ce dernier qui, bien qu'affamé, épuisé et meurtri, n'a pas voulu s'asseoir à table sans avoir fait sa toilette. De tels gestes, si simples dans leur grandeur, ne forcent-ils point l'admiration, mes amis ?

Tintin

Mais il vaudrait mieux dessiner d'après nature. A toi.

Une famille de jeunes. — Je sais que votre patience est mise à rude épreuve. Mais faites-nous confiance : votre souhait sera bientôt réalisé.

Lemaire Albert, Vieux Héverlée. — Pourquoi veux-tu absolument que la guêpe « serve » à quelque chose ? Sans doute à cause du rapprochement que tu fais avec l'abeille ? Elle pique : ce n'est déjà pas si mal !

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* R. Leblanc. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

MON COURRIER

Jeanlich Rina et Ugo, Brennero. — Merci pour votre jolie carte. Amitiés.

Opdebeeck Elsa, Evere. — Tes petits dessins sont assez ressemblants. Mais tu as mieux à faire que de reproduire des dessins. Installe-toi devant un beau paysage. Rien de tel pour apprendre à dessiner. A toi.



Jamais il ne se sera tant amusé . . . . .

amusé d'une joie saine, sans danger, qui s'exprime par de grands rires heureux qui font bon à voir et à entendre.

Faites-lui cadeau d'un véritable équipement de cow-boy; en gaies couleurs du Far-West et pratiquement inusable. Vous lui assurerez des mois de gaité.

BON DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer immédiatement, contre remboursement, à vue avec garantie de remboursement si je ne suis pas satisfait :

UN EQUIPEMENT SIMPLE comprenant :
1) Une vraie culotte de cow-boy Texas, en gabardine coton, garnie de simili-cuir et feutrine;
2) Une chemise - boléro « Dakota-King » en coton retord, garnie feutrine;
3) Une ceinture cuir, et gaine de revolver en cuir veau lisse,
le TOUT pour Fr. 295.—

UN EQUIPEMENT COMPLET comprenant les trois articles ci-dessus et à titre de cadeau :
4) Un grand chapeau Buffalo-Bill en feutre véritable;
5) Un lasso Rodéo;
6) Un foulard de cou Colorado, de couleur vive,
le TOUT pour Fr. 395.—

Aux deux cents premières commandes, un revolver Colt (sans danger), fait de la fumée comme un véritable, au prix spécial de Fr. 129.—

Taille le 6 à 12 ans, + 10 Fr. par 2 tailles.

A retourner immédiatement aux

Ets. R. G. S., 496 T, rue de Genève, Bruxelles 3. - Tél. 15.68.71.

Cori, le moussaillon

TEXTE ET DESSIN DE BOB DE MOOR

La Compagnie Néerlandaise des Indes a envoyé trois de ses bateaux en reconnaissance autour du monde. L'un d'eux, le « Loup de Mer », est attaqué par un bâtiment espagnol...















Les vainqueurs enferment les matelots et soldats espagnols dans la cale de leur propre navire, puis ils fouillent ce dernier de fond en comble et transportent à leur bord tout ce qu'il y trouvent en fait d'objets de valeur. Deux matelots, qui inspectent la cale aux vivres, entendent soudain un faible appel...











(A suivre.)

SANS MISE A MORT

CONTE INEDIT DE J.-F. BERNIER
ILLUSTRATIONS DE TIBET

SOUS le vibrant soleil d'août, le village semblait mort. Une étroite bande d'ombre courait le long des façades, du côté du couchant. Deux hommes la suivaient, dans l'espoir fallacieux de se protéger ainsi de la chaleur. Le plus petit des deux, celui qui pestait depuis cinq minutes, explosa :

— Ma parole, ils doivent tous dormir, dans ce patelin ! A 5 heures de l'après-midi, je te demande un peu !

— Possible. Ça s'est déjà vu, dans le Midi. On peut dormir aussi bien à 5 heures de l'après-midi qu'à 5 heures du matin.

Il prononça ces paroles avec énormément de flegme. Il était maintenant décidé à ne plus s'en faire. Il pensait à la voiture arrêtée auprès de la pompe à essence d'un rouge cruel sous le soleil, et à la borne Michelin du croisement : « Arles : 17 kilomètres. » On pouvait croire la borne Michelin sur parole. Dix-sept kilomètres ou dix mille, avec une voiture en panne, c'était la même chose. Alors...

Il avait de longues jambes, des cheveux repoussés sur le front par le vent et une pipe — depuis longtemps éteinte — au coin des lèvres. Son regard tranquille inspectait l'horizon limité de la rue déserte. Il enjamba un chien qui dormait dans l'ombre du mur. Le chien ne bougea pas. Juste au détour de la rue, au moment où ils s'y attendaient le moins, les deux hommes tombèrent sur un indigène. Celui-là était adossé au mur, du côté ombre, et s'épongeait le front avec lenteur. Il ne bougea que les yeux pour répondre à la question des deux hommes :

— Le garagiste ? C'est moi. Qu'est-ce qu'elle a, votre machine ?

Les explications qui suivirent durèrent cinq minutes. Ce sont des gens du Nord, pensait le garagiste. Et il y en a qui disent que ces gars-là ne sont pas bavards ! Le garagiste en avait chaud à écouter le moins grand des deux hommes. A la fin il dit, pensif :

— Je vois ce que c'est.

Il se mit à réfléchir. Ses traits étaient empreints de cette perplexité méditative que Michel-Ange a prêtée à Laurent de Médicis. L'effort de la réflexion lui baignait le visage de sueur. Il n'avait pas quitté son mur des épaules. Il y semblait boulonné, collé par le poids de la chaleur.

— De quelle marque qu'elle est, votre machine ?

Willockx, le plus grand, dit la marque. Le garagiste parut consterné.

— Celle qui a deux carburateurs ?

— Oui. C'est celle-là.

— *Vaï*, deux carburateurs !

La nouvelle parut l'accabler. Il prit une décision soudaine :

— C'est un gros travail, deux carburateurs. C'est long, et ça doit être fait sérieusement. Je crois que je ne pourrai pas m'en occuper aujourd'hui. J'ai beaucoup à faire, cet après-midi.

— A faire ?

— Oui, avec le toro.

— Avec le toro ?

— Oui, le toro.

C'est alors que Willockx et Delhez découvrirent la rue. Elle continuait pendant 50 mètres, avant de se perdre dans l'ombre d'un platane. En dessous, toujours dans l'ombre de l'arbre, des silhouettes claires se mouvaient. Deux charrettes, leurs timons emmêlés, barraient toute la largeur de la rue. Le décor, en plus calme et plus lumineux, évoquait les barricades de quatre-vingt-treize.

— Une révolution ? interrogea Delhez, sentant se réveiller son humeur combative.

— Vé non, pas une révolution : la corrida de toros.

— Je croyais qu'elles n'avaient lieu que le dimanche.

— Hé ! Pourquoi ? A-t-on besoin d'attendre le dimanche pour faire une corrida ?

Les deux touristes se regardèrent.

— Je crois que nous ferions mieux de voir cette corrida, proposa Willockx, résigné.

★

Ils avaient dû escalader les barricades, puis, en courbant la tête sous les branches, découvrir un siège, sur une charrette. Les tribunes étaient faites de planches posées sur des tonneaux vides. La place s'étalait devant eux, ombragée de platanes. En face, derrière d'autres chars à vendanges bloquant l'entrée d'une rue, se devinaient des ombres massives, aux lents mouvements.

— Les taureaux, dit Delhez, déjà très excité.

Il se pencha vers son voisin. C'était un vigneron encore tout vert de sulfate de cuivre; son visage était aussi sec, noir et craquelé qu'un vieux cep de vigne américaine. Il mâchonnait un brin de paille avec une ruminante lenteur.

— Je ne vois pas les toréadors. Où sont les toréadors ?

— Y a pas de toréadors, dit l'homme, sans tourner la tête. Ça s'appelle des matadors.

— Ah ? Alors, où sont les matadors ?

— Y a pas de matadors.

— Il y a sans doute des picadors ?

— Pas de picadors, fit le vigneron, très calme.

C'était un homme très laconique.

« Il se moque de moi », pensa Delhez.

Il se retourna vers le vieux cep de vigne américaine.

— Alors, qui fait la mise à mort ?

— Pas de mise à mort.

— Comment ? Personne ne tue le taureau ?

— Personne, fit le vigneron, épuisé. Il parut rassembler ses forces : « Y a pas de toro non plus », fit-il.

Après quoi, il se tut.

Delhez sentit sa raison vaciller. Ce doit être une corrida surréaliste, pensa-t-il. Une corrida sans matador, sans picador, sans taureau et sans rien du tout. Cela doit valoir la peine d'être vu.

Il respira préfondément.

Entretemps, une dizaine de jeunes gens avaient envahi la place. Ils étaient vêtus de chemises et de pantalons blancs. Ils se tenaient dispersés, dans l'attente d'un événement imprévisible. Certains d'entre eux avaient en main une sorte de peigne. Delhez se tourna vers le vigneron.

— Les razeteurs, dit celui-ci, avant d'être interrogé.

Au même moment, il y eut un grand bruit de planches rabattues, la foule cria, et une bête déboucha dans l'arène. Elle chargeait, le muffle à ras du sol. Quand elle eut accompli cinq foulées, elle fit une volte avec une souplesse prodigieuse et retraversa toute la place, en diagonale, sans relever la tête. Sa course soulevait autant de poussière que le passage d'un cinq tonnes lancé à soixante à l'heure sur une route cantonale de Sicile. Après un tour complet, l'animal revint au centre de la place et s'immobilisa, tête haute. Ses yeux scintillaient de fureur et d'allégresse victorieuse. Maintenant, dans la poussière qui retombait, on le distinguait mieux.

— Une vache, diagnostiqua Willockx, flegmatique.

Les razeteurs s'étaient évaporés. Ils se tenaient au plus haut des charrettes, accrochés aux ridelles, et injuriaient l'adversaire. Petit à petit, ils s'enhardirent. La vache les regardait venir. Insensiblement sa queue se dressa à l'horizontale. Elle grattait le sol d'un sabot nerveux. Des flots de rubans pendaient de chaque côté de son échine, et un autre était piqué entre ses deux cornes, juste au milieu du front. Quant à ses cornes...

— Qu'est-ce qu'on lui a mis, sur les cornes ?

— Des boules de bois, soupira le vigneron. C'est une vache emboulée.

— Pourquoi a-t-on fait cela ?

— *Vé*, collègue, pour qu'elle ne pique pas, pardi !

— Et tous ces rubans, là ?

— Ça, ce sont les cocardes. La grosse, la rouge, elle vaut trois mille francs. Les autres, sur l'échine, mille. Celui qui attrapera la grosse rouge aura bien gagné sa journée.

— Quoi, tout le monde peut essayer ?

— Tout le monde.

— Ce n'est pas difficile, dit Delhez.

— Georges, ne fait pas l'idiot, intervint Willockx.

— Je ne fais pas l'idiot. J'ai compris. Ce n'est pas une course de taureau, c'est une course d'hommes. Je présume que lorsque la vache a renversé quatre types, elle a gagné et on la porte en triomphe. Ce n'est pas difficile de lui arracher une cocarde, poursuivit-il, pensif.

— Georges, ne fait pas l'idiot. Il y a déjà assez d'une seule bête dans l'arène, redit Willockx.

Delhez bouillait. Un razeteur avait attrapé la vache par la queue. L'animal se débattait. La fatigue commençait à se faire sentir. Trois hommes fondirent sur elle, mais elle les écarta de ses cornes.

— Les brutes ! s'indigna Delhez. Je vais leur montrer comment il faut faire.

— C'est une folie.

— Folie ou pas, j'y vais.

— *Le combat est mon repos*, déclama Willockx.

Delhez s'arrêta au moment où il enjambait les ridelles.

— Qu'est-ce que tu dis ? fit-il, soupçonneux.

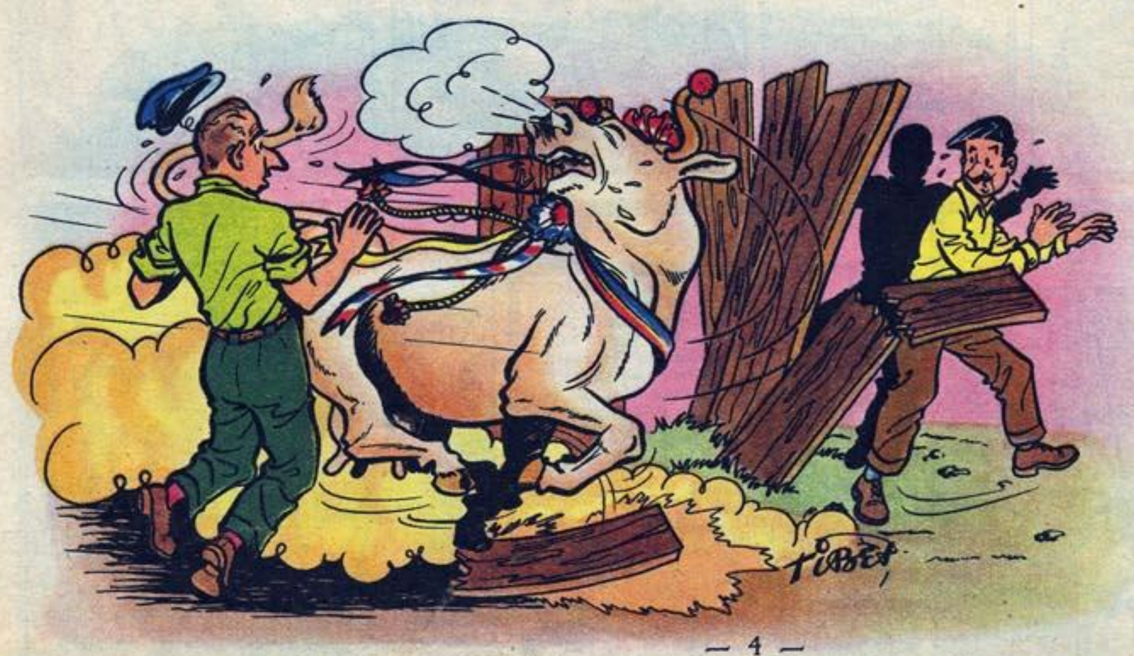
— Rien, je cite Cervantès. C'est à propos de moulins à vent. Va voir ta vache.

D'un élan, Delhez tomba au sol. On allait voir ce que... Mais, chose étonnante, ses jambes lui paraissaient soudain des éléments tout à fait indépendants de son corps sur lesquels sa volonté était sans pouvoir. Il restait au fond de lui le désir assez sincère d'aller vers la vache, mais ses jambes opposaient à cette intention un refus désespéré. « Je n'ai tout de même pas la frousse, se dit Delhez, inquiet, et puis, elle est emboulée. » Il fit un pas, puis un autre.

Un silence progressif, prélude aux grands événements historiques, tomba sur la place. Un chuchotement courut sous les platanes : « Un étranger ! » Puis tout se tut. Les razeteurs, curieux, s'étaient écartés.

La vache regardait venir Delhez. Elle se tenait maintenant acculée à un char à vendanges. Elle paraissait méditer et, en effet, elle réfléchissait réellement. Depuis un quart d'heure qu'elle lançait vainement ses coups de cornes dans l'espace, elle avait perdu beaucoup de

(Suite en page 8.)



Thyl Ulenspiegel





Thyl vient de surprendre le bailli qui, avec des Espagnols, se rend au canal pour arrêter le batelier Hans, ami des Gueux...

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN















J'aperçois le bâtelier sur le gaillard d'arrière... Il semble nous attendre... Peut-être est-il armé: faites attention !











(A suivre.)



CE N'EST QU'UN DOMINO

C'EST avec soulagement que M. Colerette vit arriver le matin. Pendant trois heures encore, il avait dû veiller dans le « cabinet secret », en compagnie de deux hommes, dont l'un — oui, mais lequel ? — était certainement un fourbe et un voleur, et en face de la vitrine vide d'où le Chat-de-platine s'était mystérieusement envolé.

Les enfants avaient repris leur place sur le divan du petit salon, et Marinon ne s'était certes pas fait prier pour se replonger dans son sommeil interrompu... L'appartement était clos et gardé de l'extérieur, il était désormais inutile de fermer les portes entre les différentes pièces.

Enfin, le jour se leva. Aussitôt éveillé, le ras appela son secrétaire, qui vint l'aider à faire sa toilette.

— Dans une demi-heure, je monte à l'appartement du dessus, dit Lipari-Mahonen. Ce sera bientôt l'heure des premiers départs d'express.

Pendant qu'il s'apprêtait dans sa chambre, le détective entreprit de fouiller celles des dignitaires, en commençant par celle de Tiffon-Palamos, qui manifesta immédiatement une vive inquiétude.

— Haha, pensa le Cerveau-numéro-Un, mon flair ne m'a pas trompé !

Chez le Grand Chambellan il ne trouva pourtant rien de particulier, jusqu'à ce qu'il ouvrît un placard, dissimulé derrière un rideau de damas. A ce moment, Momosse, qui suivait les opérations d'un œil égaré, se précipita, les mains jointes :

— De grâce, n'ouvrez pas ce placard ! Il contient la honte de ma vie.

— Ma mission avant tout ! proféra M. Colerette.

Il l'ouvrit d'un geste large. A sa grande stupeur, il vit un bizarre amas d'objets, au milieu desquels se distinguaient des plaques, des écriteaux : *« Passage interdit »*, *« Lampisterie »*, *« Défense de fumer »*, *« Maximum : quarante kilomètres à l'heure »*... A côté, il y avait des poteaux de signalisation, des lanternes de cantonnier...

— Qu'est-ce que cela signifie ? Qui a chipé cet attirail ?

— C'est moi, hélas ! avoua le Chambellan effondré. Quand je vois l'une de ces belles plaques, l'un de ces beaux poteaux, sur une route déserte, je ne peux m'empêcher de me les approprier.

— Et pourquoi donc ?

— Pour les contempler à mon aise. Chacun sa petite manie !

Le détective haussa les épaules.

— Cela ne me regarde pas, dit-il. Passons à la chambre voisine. Le Chat de Platine n'est pas ici.

Dans la chambre voisine, une silhouette était penchée sur un tiroir.

— C'est moi, mon oncle, dit

Le célèbre détective, M. Colerette, a été appelé d'urgence à l'hôtel Impérial par le ras Lipari-Mahonen. Il s'y rend en compagnie de son neveu Jean-Jacques et de sa nièce Marinon. Quelques heures plus tard, le ras est victime d'un attentat et le « chat-de-platine », qu'il avait fait enfermer dans une vitrine, disparaît mystérieusement...

Jean-Jacques, en souriant au pistolet automatique que le dit oncle braquait déjà sur lui. Je cherchais un bout de ficelle.

— Sacré enfant, serez-vous toujours dans mes pieds ! Au moins, l'as-tu trouvé, ton bout de ficelle ?

— Non, mais j'ai trouvé à l'instant ce bout de papier. Si par hasard il intéressait votre enquête...

A ce moment on entendit un grand tapage du côté du petit salon. L'oncle et le neveu y coururent. C'était Marinon, les yeux bouffis, qui venait d'appliquer au secrétaire du ras une double prise de bras à la volée.

Qu'est-ce que cela signifie ? Qui a chipé cet attirail ?

— Il voulait entrer dans cette pièce. Je déteste que les gens marchent à côté de moi pendant que je dors.

Derrière la jeune personne, Sidonie, éveillée en sursaut, écarquillait des prunelles stupides. Quant au secrétaire, il était retourné dans la chambre du ras sans demander son reste.

— Avez-vous lu le bout de papier, mon oncle ? demanda Ygrec vivement.

— Le bout de papier ? Où est-il donc ? Je l'ai laissé dans la chambre que je m'apprêtais à fouiller. Nous allons voir cela.

Le neveu fila comme une flèche. Et bientôt des cris s'élevèrent :

— Colonel ! Veux-tu laisser cela ? Tu vas avoir à faire à moi !

Trop tard ! Quand M. Colerette revint dans la chambre, il vit Jean-Jacques qui essayait de faire rendre gorge au canard d'appartement que les enfants avaient emmené avec eux. Celui-ci, qui répondait au nom de « Colonel », avec de grands efforts, déglutit.

— Quelle malchance ! soupira le garçon. Ce billet vous échappe, mon oncle ! Et il vous aurait peut-être livré le mot de l'énigme. Je n'en ai pu voir que la signature.

— Et quelle était-elle ?

— « Monsieur Douze ».

Très dignement, Colonel avait traversé la chambre et avait gagné l'angle de la fenêtre, où il s'immobilisa. Ayant mérité d'être puni, pour ce trait de gloutonnerie malencontreuse, il allait de lui-même se mettre dans le coin...

— Il sait s'y prendre, cet animal ! Il la connaît dans les coincoins ! dit M. Colerette. Hahahaha !

Mais Barbotin n'était pas là cette fois pour faire servilement écho aux éclats de rire que les calembours du célèbre limier lui arrachaient.

Dans le tiroir où Jean-Jacques avait trouvé le billet, se découvrit un domino (le double-six) et une boule de mastic tout semblable à celui qui avait servi à mouler la serrure de la vitrine. Sans contredit, c'était là un indice à charge du secrétaire.

— Je me demande, fit Ygrec, pourquoi M. Jocast voulait absolument entrer dans le petit salon ? En tout cas, ce n'est pas dans l'intention d'y reprendre le Chat-de-platine, qu'il y aurait caché cette nuit, pendant que nous courions çà et là, après l'attentat contre le ras.

— Et pourquoi ne serait-ce pas dans cette intention ? fit M. Colerette sarcastique.

— Parce que certainement vous aviez déjà fouillé cette pièce-là aussi.

— Non, mon ami, trancha le détective. Je ne l'ai pas encore fouillée. Mais j'y vais de ce pas. Car mon cerveau a tiré déjà diverses conclusions de ces réflexions puériles que tu émets au hasard.

La fouille, dans le petit salon ne fut pas longue. Le Chat-de-Platine, enveloppé d'un mouchoir rouge, apparut dans le cabas de la vieille bonne, où le voleur l'avait provisoirement d i s s i m u l é; mais l'intervention de Marinon l'avait empêché de le reprendre.

— Et voilà ! fit M. Colerette avec satisfaction. Il suffit d'un peu de sagacité. Je vais moi-même porter l'objet à Sa Seigneurie.

Sa Seigneurie en chemise, un mouchoir lié sur la bouche, était attachée au pied de son lit ! Derechef, le sieur Jocast l'avait attaqué, mais cette fois à visage découvert. Et le sieur Jocast, où était-il?

On fureta dans tous les coins. Point de secrétaire ! Interrogé, le gérant affirma qu'aucune des deux portes n'avait été ouverte.

— Sauf au ras, bien entendu !

— Au ras ? Vous avez ouvert au ras ?

— Bien sûr. C'était entendu avec vous, M. Colerette. Notre hôte éminent se rendait à l'appartement d'au-dessus, comme tous les matins.

— Miséricorde ! Le ras est encore ici ! Vous avez livré passage à quelqu'un d'autre.

— Ma foi, dit un des garçons d'étage, j'ai vu un grand monsieur, à peau foncée, avec une barbe, enveloppé dans un ample manteau du ras.

— C'était le secrétaire, gémit le détective. Il a dû se noircir la figure au cirage, et se coller un postiche ! Le voleur nous échappe.

— Mais du moins, ajouta-t-il, nous avons sauvé le trésor !

— Messieurs, dit le ras, cela suffit. Etranglé cette nuit, ligotté ce matin, je suis dégoûté de ces parages. Faites les bagages; nous partons tous demain pour mon pays.

La semaine prochaine :

L'OMBRE MASQUÉE

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan et Kaddour — qui avaient été transportés au temps de Napoléon par un magicien — sont poursuivis par des Prussiens. Ils se réfugient dans un château et...









































La semaine prochaine : LES EMERAUDES DU CONQUISTADOR...

FIN

SANS MISE A MORT

(SUITE DE LA PAGE 4.)



ses illusions sur la vulnérabilité des hommes. Aussi ne croyait-elle pas encore à sa chance, et regardait venir à elle son adversaire avec suspicion. Toutefois, sa queue se dressait lentement, et son sabot commençait à gratter la poussière.

Quand Delhez ne fut plus qu'à cinq mètres, l'animal démarra.

Il y eut une clameur assourdissante.

La foule avait vu l'homme reculer, tituber, puis partir à la renverse. A l'instant où ses épaules allaient toucher le sol, Delhez avait lancé ses mains au hasard, et, maintenant, il se tenait cramponné aux cornes. Il se sentait ballotté par de furieux coups de tête et le sol défilait sous lui à une vitesse prodigieuse. Dans l'haleine brûlante mêlée de bave que la vache lui soufflait au visage, dans la poussière soulevée par son galop, Delhez distinguait le martèlement des sabots étroits, aigus, tranchants et durs avec lesquels la vache tentait de l'atteindre au ventre.

Un énorme nuage de poussière dissimula les deux belligérants. Ils allaient au hasard, sans plan déterminé. On ne distinguait pas très bien lequel des deux entraînait l'autre, mais les connaisseurs affirmaient que ce devait être plutôt la vache qui avait pris en main l'initiative des opérations. Des paris s'échangèrent. Jusqu'alors invisible et muet, un orchestre formé d'un trombone, d'un cornet à piston, d'un cor, d'une grosse caisse et d'un saxophone entama, la *Marche des Grenadiers*. Il y eut quelques minutes de grande confusion.

Avant la fin de la dernière mesure la vache ralentit son action. Elle s'immobilisa, la tête basse. Son muffle humide reposait sur la poitrine de Georges Delhez, à moitié étendu au sol. Tous deux avaient très chaud et soufflaient d'un commun accord. Pendant tout un temps, ils restèrent face à face. La vache avait un œil rouge dans lequel flambaient des éclairs meurtriers. L'expression inoubliable de son regard resta à tout jamais gravée dans l'esprit de Georges Delhez. Lentement, il ramena ses jambes, fit un effort des cuisses et des reins et, sans lâcher les cornes, se retrouva debout.

Là, une soudaine bouffée de chaleur l'envahit. L'espoir qu'il avait un instant nourri se dissipa en fumée et il resta là, soudain paralysé, le regard rivé à la corne gauche de la vache. C'était une corne nue, luisante, acérée, d'aspect terriblement menaçant. Pour la seconde fois, il sentit ses jambes mollir et il comprit soudain pourquoi, à part la vache et lui, la place était tout à coup devenue déserte : les razeteurs avaient disparu et se tenaient tous debout, un pied sur les roues des chars à vendanges, prêts à sauter derrière les ridelles. Delhez les interpella.

— Hé ! Là-bas ! Venez me donner un coup de main !

— Vé ! Collègue ! Et la corne ? Qu'est-ce que tu en fais, de la corne ?

— Venez remettre la boule. Après, cela ira tout seul, dit Georges, en mentant.

Les interpellés montèrent bravement sur les chars. Là-haut, sur leurs ridelles, les razeteurs avaient l'expression de marins réfugiés sur la vergue du petit cacatois quand le bateau sombre, au milieu d'une bande de requins. Delhez sentit la colère l'envahir.

— Froussards ! Dégonflés !

— Froussard toi-même, eh, fada !

— Viens le dire ici, grand lâche !

Enervée par les cris, la vache repartit soudain avec rage. Durant trois minutes la poussière soulevée fut telle que la lumière du soleil s'estompa. Quand elle retomba enfin, Willockx constata que son compagnon n'avait pas lâché prise.

Cette fois-ci, les deux belligérants étaient éprouvés, et leur pause dura plus longtemps. Pour meubler l'entr'acte, l'orchestre attaqua le grand air de *Carmen*. Malgré l'épreuve, l'esprit de Delhez était resté très lucide. A trois pouces de ses yeux il voyait les cornes, écaillées du bout à force de s'être frottées aux piquets de pâture; car, maintenant, au cours du deuxième round, la vache s'était totalement désemboulée. Un peu plus loin, il voyait les cocardes, puis la peau tendue de la bête, et l'os apparent de sa hanche droite, si proéminent qu'on aurait pu y accrocher un parapluie et un chapeau melon. Et Georges, tout en regardant, réfléchissait.

Il réfléchissait et se souvenait d'un vieux film documentaire vu jadis, quand il était enfant. D'une seule traction des cornes, les cowboys du Texas parvenaient à coucher un taureau au sol. Ils se dégageaient d'un simple saut de côté avant que la bête ne se relève. Les moindres détails de l'opération revinrent à Delhez avec une netteté extraordinaire. « Si je réussis à faire la même chose... »

Plein d'espoir, il commença à peser sur les cornes.

La vache avait un cou d'une souplesse extraordinaire. Quand Georges lui eut imprimé une demi-rotation, il constata qu'il ne pourrait aller plus loin, à moins de prendre appui des pieds dans l'espace. « Du chiqué, pensa Georges. Je voudrais bien voir les cowboys du Texas tordre le cou à une vache camarguaise. Tout ce qu'on nous montre au cinéma est du chiqué. Au Texas, ils doivent avoir du bétail dressé à se coucher sur le dos quand on le prend par les cornes. Plus jamais je n'irai au cinéma, se dit-il, furieux : même les documentaires ne vous apprennent rien ! »

Comme l'immobilité des deux combattants se prolongeait, quelques razeteurs plus hardis étaient revenus dans l'arène. Ils approchaient doucement, derrière la vache. « Les braves types, pensa Delhez, les chics types ! Ils viennent me délivrer. Je leur paierai un verre. »

— Ça va, allez-y. Elle ne vous voit pas, dit-il au plus proche.

— Tu crois ? répondit l'homme.

— Certainement oui. Je la tiens. Allez-y.

Le razeteur ne se le fit pas répéter. Il courut, frôla la vache et, du même élan, se retrouva en haut d'une charrette. Il regarda la cocarde qu'il avait arrachée au vol.

— J'ai la cocarde de trois mille francs ! claironna-t-il.

Georges Delhez comprit tout. La colère le convulsa.

— Viens la remettre ici tout de suite. Elle est à moi !

— Vé, collègue, je ne suis pas fou !

Et il se dirigea vers un petit café.

Le corps de Georges se tordit d'une manière frénétique au moment où d'autres razeteurs, encouragés, fonçaient pour arracher les dernières cocardes. Une seconde, il pensa sérieusement lacher la vache pour courir sus aux derniers razeteurs. Sa main glissa et la vache en profita aussitôt pour donner un coup de tête. La corne nue pénétra dans la chemise de Georges et la déchira jusqu'à l'épaule. Il se recramponna farouchement et la vache repartit au trot dans une direction indéterminée. Mais son pas devenait lourd, et elle s'arrêta bientôt. Couché dans le berceau des cornes, Delhez, pour la première fois depuis son entrée dans l'arène, réfléchissait vraiment. Le problème lui paraissait insoluble.

— Hé, Georges ?

Il leva les yeux. Juste au-dessus, séparé de lui par toute la longueur du corps de la vache, Willockx le regardait d'un air songeur. Le grand flegmatique se tenait derrière les ridelles de son char. Il avait les jambes croisées, un coude sur les genoux et le menton dans la main. Il fumait sa pipe.

— Ça va, Georges ?

— Très bien, fit Georges, en mentant.

— Tu sais, poursuivit Willockx, j'ai réfléchi à la chose, pendant que tu t'amusais : je crois que nous devrions quand même vérifier les bougies. Je pense que ce sont les bougies.

— Je me fiche de la voiture, s'étrangla Georges. Je voudrais que cette vache me lache.

— C'est toi qui la tiens. C'est une sacrée belle vache que tu tiens là !

— Tu te moques de moi ?

— Jamais. Je constate, simplement. Bon Dieu, quelle magnifique histoire à raconter à tous nos amis, quand nous serons rentrés de vacances !

— Tu ne feras pas ça, hein, Armand ! Tu ne le diras pas, n'est-ce pas ?

— Sûr, que je le dirai ! Je n'aurai plus jamais de ma vie l'occasion de raconter une aussi belle histoire.

Il tira deux ou trois coups sur sa pipe. Les spectateurs avaient petit à petit abandonné les charrettes et la place, maintenant, était devenue presque déserte. Toutefois, le vieux vigneron était toujours à sa place, à côté de Willockx. Le grand flegmatique se tourna vers son voisin.

— C'est déjà arrivé, une aventure pareille ?

— Sûr. Mais rarement. La dernière fois, c'était en 1921. Et la fois d'avant, en 1906, en août 1906, quand j'avais onze ans. Je m'en souviens bien.

— Et que se passe-t-il alors ?

— Rien.

— Comment, rien ?

— Rien : on laisse la vache et le type se débrouiller seuls.

— Et ça dure longtemps ?

Le vieux vigneron réfléchit. Toute la peau de son visage se plissa sous l'effort de la réflexion.

— En 1906, dit-il, y'a une vache qui a tenu comme ça onze heures. Et le type aussi, bien sûr. C'était beau, ajouta-t-il, après un silence.

Willockx se leva.

— Bon. Alors, allons prendre un verre.

Ils s'éloignèrent. Georges Delhez les vit descendre de l'autre côté des charrettes, s'en aller à pas lents et disparaître dans le café le plus proche. Il regarda la cime des platanes, toujours touchée par le soleil. Le soleil était déjà bas, mais il se passerait bien trois ou quatre heures avant la nuit. Les vaches s'endormaient-elles, la nuit ?

Il caressa cet ultime espoir avec ferveur et tenta de trouver une position confortable dans le berceau des cornes.



Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Le « Darwin », qui emmenait Remy, Ghislaine et leur domestique, William en Australie, a fait naufrage. Nos amis sont jetés avec un des marins sur une terre inconnue, et deviennent les hôtes d'une tribu d'indigènes...

Texte et dessins de F. Craenhals.





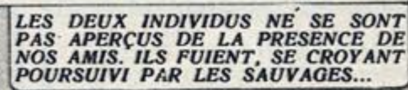




























(A suivre.)



LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

M. Lambique, Bob et Bobette sont arrivés à Venise avec leurs nouveaux amis. Mais le Capitano est arrêté par des espions génois...



Hé hé, on est têtu !... Je parviendrai bien à vous faire parler !









Bande de lâches hypocrites ! Vous allez payer ça !

Le Flamand !?! Nous sommes perdus !

Vite ! Eteignez les torches ! Massacrez-le !

Qu'il fasse noir ou qu'il fasse clair, ma bonne épée ne manque jamais son homme !



Par ici, Bob, j'entends la voix de Monsieur Lambique.

Miséricorde ! Quel champ de bataille ! Que s'est-il passé ?



Merci mille fois, Monsieur Lambique. A présent, suivez-moi chez le Doge... Il est grand temps !...



(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.





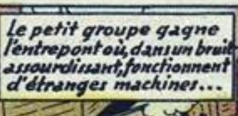


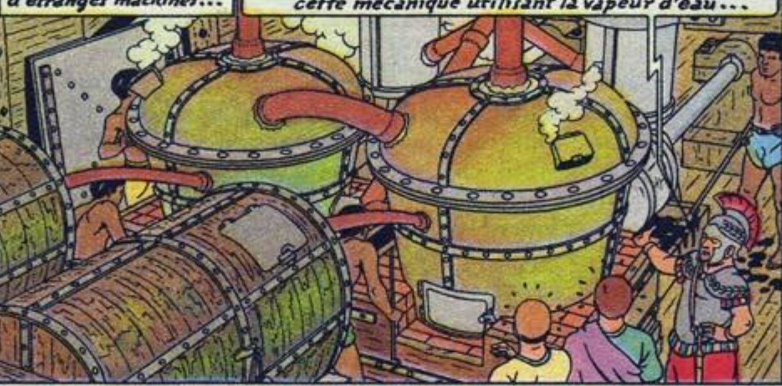


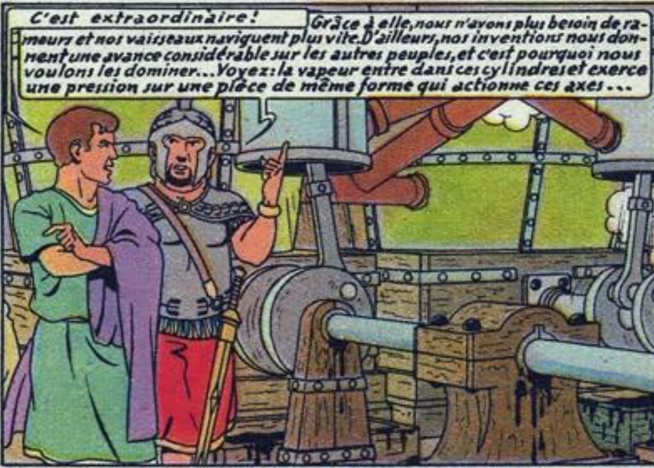


















(A suivre.)



NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES

Souvenirs

1

8

10

Le succès de nos concours va croissant. Qu'il s'agisse de nos Grands Concours annuels ou des concours que nous vous proposons, chaque mois, sous le titre : « Tintin interroge ses amis », c'est toujours par centaines que le facteur déverse dans notre boîte aux lettres, chaque jour, vos sympathiques réponses.

Que dire alors lorsqu'il s'agit d'un concours de dessins ou de photographies !

Toutes les images de vos récentes vacances nous sont parvenues, multiples, et nos sélectionneurs se sont trouvés fort embarrassés lorsqu'il leur fallut faire un choix parmi les milliers de photographies évoquant la mer, la montagne, la campagne et la ville.

Cependant, si certaines photos révèlent d'étonnantes qualités techniques (grâces en soient rendues aux appareils perfectionnés autant qu'à l'habileté des amateurs !), il en est peu qui se signalent par une grande originalité (et c'est en cela que les concurrents avaient surtout à s'affirmer).

En voici quelques-unes choisies parmi les meilleures.



de Vacances







LES GAGNANTS

Ont gagné un appareil photographique « Flash Camera » (valeur 750 frs) :
1. Van der Essen Dominique, Héverlée (Louvain); 2. Pernet André, Schaerbeek (Bruxelles).

Ont gagné un ballon de football (valeur 300 frs.) :
3. Van Begin Jean, Bruxelles, 4. De Keyzer Anne, Uccle.

Ont gagné un abonnement de trois mois à « Tintin » :
5. Ponette Philippe, Bruxelles; 6. Vles Jacques, Berchem (Anvers); 7. Brasseur Guy, Wavre; 8. Godart Claude, Anderlecht (Bruxelles).

Ont gagné un album « Le Secret de l'Espadon » :
9. Duffeler Eric, Bruxelles; 10. De Ridder Nicole, Anvers; 11. Coessens Paul, Anderlecht; 12. Farnir, Jean, Auderghem.

Ont gagné un portefeuille « Tintin » :
13. Ruedi Wyrsck, Villars (Suisse); 14. Redant Raoul, Auderghem; 15. Verschueren Christiane, Evere; 16. Van Loo Maggy, Forest; 17. de Brouwer Jean-Louis, Uccle; 18. Brison Francine, Binche; 19. Cuevas Louis, Bruxelles; 20. Laurencin René, Ixelles; 21. Pirson Nadine, Namur; 22. Bodson Serge, Couillet (Hainaut).

23e au 42e prix : vingt jeux de « Messages Secrets ».

43e au 72e prix : trente livres.

73e au 100e prix : vingt-huit jeux de cartes postales « Tintin ».

Les gagnants de ce concours, dont les noms ne sont pas mentionnés ici, ont été avisés personnellement.



9



Tintin interroge ses amis

QUEL AGE AIMERAIS-TU AVOIR ? ET DIS-MOI POURQUOI ?

Les réponses (dix lignes au maximum) doivent me parvenir avant le mardi 23 octobre, à minuit.

QUINZE CENTS FRANCS DE PRIX



SIX *sur un* RADEAU

DANS les archipels de la Polynésie, les anciens transmettent à leurs descendants la légende du dieu blanc Kon-Tiki qui aurait conduit leurs ancêtres dans les îles où ils sont établis maintenant. Ils venaient d'un grand continent situé loin au-delà des mers... Les légendes incas évoquent pareillement l'épopée du roi-soleil Kon-Tiki, chef suprême du peuple blanc, qui régna sur le Pérou. Selon la tradition, Kon-Tiki fut attaqué par les Indiens et après une violente bataille où la plupart de ses compagnons périrent, il réussit à s'enfuir avec quelques-uns d'entre eux, gagna la côte du Pacifique et disparut dans la direction de la Polynésie... Il y a quelques années, un jeune savant norvégien, Thor Heyerdahl, troublé



par cette similitude, étudia plus profondément la question et arriva à la conviction que dans les temps reculés des immigrations avaient eu lieu du Pérou vers la Polynésie.

Thor Heyerdahl essaya d'intéresser les ethnologues à ses théories, mais personne ne voulut le prendre au sérieux. Dans un grand musée de New-York, il trouva un vieux savant qui hocha la tête, incrédule : « Non, dit-il, aucun peuple de l'Amérique du Sud n'a pu aller jusqu'aux îles du Pacifique en ces temps lointains



pour une raison bien simple : ils n'avaient pas de bateaux ! » — « Ils avaient des radeaux, hasarda Thor. » — « Bon, dit le vieillard en souriant, essayez d'aller en radeau du Pérou aux îles du Pacifique !... »

Ce défit n'intimide pas Thor. Il songe à prouver par la pratique la véracité de ce qu'il avance. Comme ses ressources s'épuisent rapidement, il va prendre pension au Foyer des marins norvégiens. Il y rencontre un jeune ingénieur, Herman Watzinger, avec qui il se lie



bientôt d'amitié. Il lui fait part de son audacieux projet. « Très bien, dit Herman, nous partirons ensemble ! » C'est le premier des compagnons de Thor.

Nos deux amis sont bientôt précipités dans le tourbillon fébrile des démarches, des préparatifs. Les forces aériennes des U.S.A. leur procurent un matériel de sauvetage moderne. Ils obtiennent du ministre de la Guerre des vivres et des équipements. Des fonds leur sont accordés par des particuliers. Peu à peu, Thor



recrute ses autres compagnons : Knut Augland, Torstein Raaby, Erik Hesselberg, Bengt Danielsonn.

Le moment est venu de construire le fameux radeau. Les anciens navigateurs incas employaient le bois de balsa qu'ils allaient chercher en Ecuador; nos modernes Vikings décident d'en faire autant. Lorsqu'ils débarquent d'avion à Guayaquil, la saison des pluies a commencé, les routes sont impraticables; puisqu'il est impossible d'aller jusqu'aux balsas de



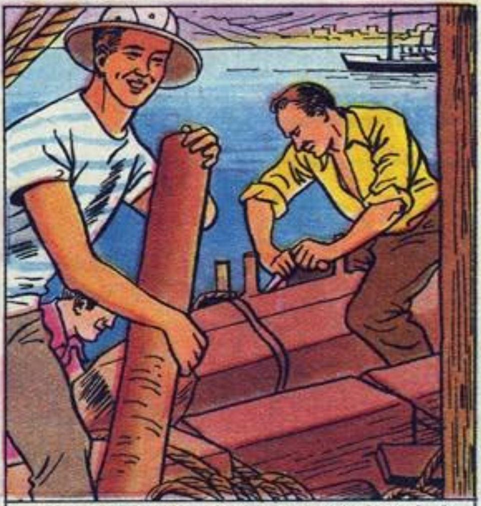
Quivédo par la région côtière, il faut les atteindre par l'intérieur du pays, en descendant dans la jungle du haut des montagnes.

Un petit avion de transport accepte de conduire Thor et Herman jusqu'à Quito. L'attaché militaire américain consent à leur prêter une jeep et un chauffeur, et c'est dans cet équipage qu'ils descendent vers Quivédo. Ils sont reçus avec faste et empressement par Don Frédérico, propriétaire d'une grande plantation de balsas. Douze troncs de balsa géants sont

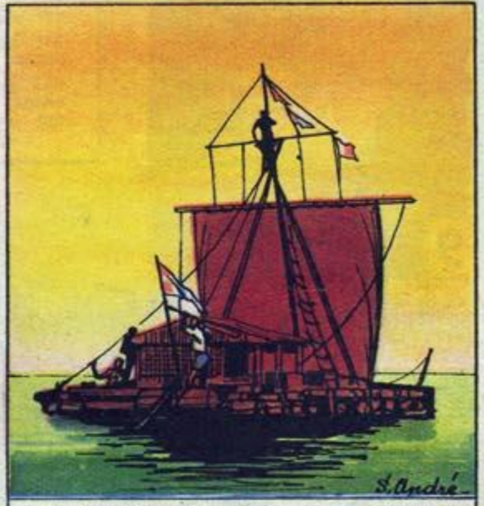


abattus et transportés au bord de la rivière.

Les arbres sont mis à l'eau pour éprouver leur flottaison. On en fait deux radeaux provisoires à l'aide de fortes lianes. Accompagnés d'Indiens, Thor et Herman descendent la rivière jusqu'à Guayaquil. Herman reste à Guayaquil pour convoyer les troncs de balsa et les faire transporter au Pérou sur un vapeur, tandis que Thor prend l'avion pour Lima afin de trouver l'emplacement de plus propice à la construction de son embarcation.



Il n'hésite pas à solliciter du président de la République lui-même, l'autorisation d'employer les chantiers de la marine. Tout le matériel est amené dans l'enceinte des arsenaux. Le radeau est construit : il se compose de neufs troncs de balsa, assemblés sans clous ni rivets; d'un pont de bambou couvert de nattes de jonc tressé; d'une petite cabine en bambou au toit de feuilles de bananiers. Le mât est en bois de manguier et possède une vergue et une grand'voile : c'est la copie fidèle des ancien-



nes embarcations du Pérou et de l'Ecuador.

Le radeau terminé reçoit la visite du président. Les experts sont pessimistes et prédisent tous les malheurs aux voyageurs. La veille du départ, le 27 avril 1947 le baptême du radeau à lieu au Yacht-Club de Callao. Le quai est noir de monde. Le *Guardian Rios* remorque le *Kon-Tiki* en pleine mer. Les six compagnons sont désormais seuls en face de l'immense étendue du Pacifique.

(A suivre.)



Surpris par la police, les Pirates du Rail s'enfuient à bord d'une locomotive volée, emmenant avec eux le détective Tinker et son ami. Mais la police, qui a pris place dans le fameux « Oiseau du Nord », s'élance sur les traces des bandits...





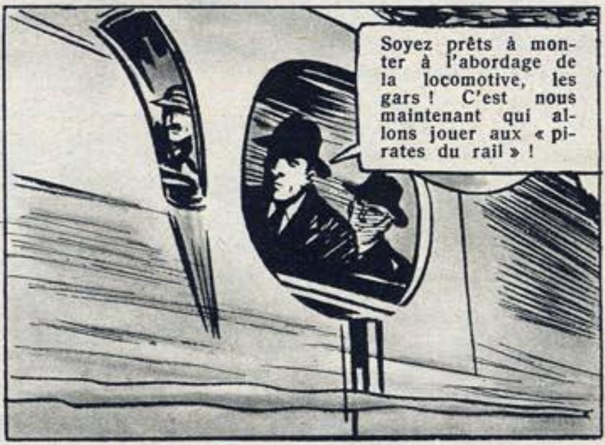
















(A suivre.)

COMMENT DEMASQUE-T-ON LES FAUX TABLEAUX DE MAITRES ?

Les faussaires n'aiment pas les rayons X

On a beaucoup parlé, ces dernières années, du peintre hollandais Van Meegeren qui imita avec tant d'exactitude la manière et la palette du célèbre Vermeer de Delft. Il l'imita si bien que ses faux Vermeer sont considérés comme des chefs-d'œuvre, presque au même titre que les toiles du vieux maître hollandais. C'est ainsi qu'au cours de la vente publique qui suivit sa mort, une toile signée de son nom fut vendue 12.000 francs environ, tandis qu'un faux Vermeer, que l'acheteur savait pourtant dû au pinceau de Van Meegeren, atteignit 30.000 francs !

A l'époque où Van Meegeren fut arrêté comme faussaire, des polémiques retentissantes éclatèrent entre des experts fameux. Il n'était pas facile, en effet, de distinguer dans cette histoire « le vrai du faux », et on ne put prouver la culpabilité de Van Meegeren que grâce aux moyens les plus perfectionnés que la science met à la disposition des experts pour détecter les fausses toiles de maîtres. Mais quels sont ces moyens ? Ils doivent être en tout cas fort efficaces, puisqu'ils permettent de mettre à jour de simples restaurations, voire les « corrections » de toutes sortes subies par des œuvres authentiques.

LES COULEURS ONT UN AGE

Il y a quelque vingt ans, un « Cavalier riant », attribué à Frans Hals, suscita de sérieuses controverses. Un des plus éminents spécialistes de la peinture hollandaise attestait son authenticité. En fin de compte, il dut s'incliner devant un témoignage irréfutable : l'analyse chimique des couleurs. Parmi celles utilisées on avait trouvé de l'outremer artificiel, du bleu de cobalt et du blanc de zinc. Frans Hals, mort en 1666 ne pouvait s'être servi de couleurs pareilles ! En effet, l'outremer artificiel fut créé en 1828 par le mélange de divers corps minéraux; le bleu de cobalt fut découvert par un chimiste célèbre du XIXe siècle, le baron Thénard; et c'est au cœur du XVIIIe siècle que l'on commença à utiliser le blanc de zinc, qui avait sur le blanc de plomb, connu des anciens, l'avantage de ne pas noircir aux vapeurs sulfurées.

LES RAYONS-DETECTIVES

Mais comment, me direz-vous, peut-on faire l'analyse chimique d'une œuvre (peut-être authentique), sans risquer de la détériorer ? C'est que les progrès de la technique permettent de travailler sur des échantillons microscopiques.

D'ailleurs, il n'est pas indispensable, le plus souvent, de gratter des fragments pour en reconnaître la nature. La simple radiographie donne en général des indications satisfaisantes sur l'ancienneté d'une œuvre.

Dans tout tableau, il faut considérer trois éléments : le support, l'enduit qui recouvre celui-ci et enfin les couleurs formant l'image.

Le support est toujours très transparent : plus évidemment s'il est constitué par une toile que par un panneau de bois. Alors que les anciens étendaient, semble-t-il, sur leur support, un mélange relativement transparent aux rayons X, on utilise actuellement un enduit à base de plomb, matière lourde et dès lors opaque.

La transparence des diverses couleurs est infiniment variable. Le blanc, par exemple, toujours composé à partir de sels de plomb et de zinc, ne laisse guère filtrer les rayons. D'autres couleurs, par contre, le bitume et la plupart des noirs sont à base d'éléments légers, tels que le carbone et par conséquent transparents aux rayons. Entre ces deux extrêmes s'intercale une série de couleurs dont le pouvoir d'absorption est intermédiaire.

UNE ŒUVRE MODERNE AUX RAYONS X : UN COMBAT DE NEGRES DANS UN TUNNEL !

Jusqu'à ces derniers siècles, les colorants utilisés étaient uniquement de nature minérale, comme les terres ocres et les sels du cuivre verts; de nature animale comme la pourpre, extraite d'un coquillage, ou le vermillon, que l'on tire des œufs d'un petit insecte.

Au XVIIIe siècle, quand la chimie prit son essor, de nombreuses substances lourdes à base de métaux vinrent remplacer la plupart des colorants végétaux. Mais en 1856, la découverte de colorants à base d'aniline révolutionna une nouvelle fois l'industrie des couleurs. De nombreuses couleurs « lourdes » à base de minéraux furent détrônées par des couleurs « légères » à l'aniline.

C'est à cause de ces divers changements que les tableaux anciens donnent de bons clichés radiographiques, alors que les contemporains n'en donnent que de médiocres. Ces derniers sont, en effet, du point de vue des rayons X, peints sur un enduit opaque à l'aide de couleurs transparentes à l'extrême ! On imagine ce que cela donne...

A LA RECHERCHE DES ŒUVRES SECRETES

Les rayons nous montrent quelquefois une œuvre d'une grande valeur dissimulée derrière une « croûte ». Sous un portrait pas très réussi d'Edouard VII, enfant, on eut ainsi la joie de découvrir celui d'une petite Hollandaise, peinte au XVIIe siècle. Au début du XVIIIe, un portrait de sainte fut incongrûment transformé en un « autoportrait de Léonard de Vinci » qui fut longtemps l'orgueil de la Galerie Uffizi !

C'est aussi l'examen aux rayons X qui permit de découvrir sous un faux Vermeer de Delft peint par Van Meegeren (1889-1947) et intitulé « La Cène », un tableau du peintre hollandais Hondius (1563-1612), représentant une scène de chasse.

Rien ne résiste à la curiosité des rayons, même pas les signatures maquillées de manière à faire passer les toiles d'un obscur Hans Schauffelein (H.S.) pour celles du célèbre et talentueux Hans Holbein (H.H.).

★

Le jour où l'on découvrit les appareils à rayons X, ne fut certainement pas un jour heureux pour les faussaires.



MONSIEUR VINCENT

Le père Mathieu, disciple de Monsieur Vincent, a été chargé par celui-ci de porter une somme d'argent à Nancy. En cours de route, il rencontre un bandit...



TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING









AINSI ACCOMPLIT-IL PLUS DE CINQUANTE-QUATRE VOYAGES PLUS PÉRILLEUX LES UNS QUE LES AUTRES.
ET TOUJOURS, PAR QUELQUE RUSE NOUVELLE, LA PRÉCIEUSE BESACE ARRIVAIT À BON PORT.
TOUT EUT DONC ÉTÉ BIEN SI LES RÉCITS PITOYABLES QUE LE BON FRÈRE ET SES COMPAGNONS RAMENAIENT DE CES RÉGIONS DÉVASTÉES N'EUSSENT PLONGÉ M. VINCENT DANS UN DÉSARROI TOUJOURS GRANDISSANT...













(A uivre.)

BISCOTTES HEUDEBERT ● MARGARINE INA ● BISCUITS VICTORIA ● SAVON TINTIN ● CHOCOSWEET DE PALMAFINA ● CHOCOLATS VICTORIA ● CREME GLACEE FRIMA ● PRALINES VICTORIA ● TOFFEES VICTORIA ● PATES TOSELLI ● CONFITURES MATERNE ● FRUITS AU SIROP MATERNE ● FRUITS ET LEGUMES FRIMA ● CHOCOLATS VICTORIA ● SAVON TINTIN ● PATES TOSELLI

Le timbre TINTIN

LE COIN DES DISTRAITS !

Ceux d'entre vous qui reconnaitraient leur envoi dans la liste ci-dessous sont priés de nous communiquer leurs nom et adresse complète : X., à Eupen, série I. — Raymonde Lhoir, séries 3 et 4. — Jeanine X., Saint-Pierre, Ardennes. — X., rue de la Grande Haie, Etterbeek, série 3. — X., Hannut, 100 points.

N'oubliez pas que les Timbres Tintin figurent actuellement sur :

Les biscuits VICTORIA
Les chocolats et pralines VICTORIA
Les toffées VICTORIA
Les confitures MATERNE
Les fruits au sirop MATERNE
Les fruits et légumes FRIMA
La crème glacée FRIMA
Les biscottes en sachet HEUDEBERT
La margarine INA
Le savon TINTIN de PALMAFINA
Le Chocosweet de PALMAFINA
Les pâtes alimentaires TOSELLI
Le Journal « TINTIN »

et bientôt sur le savon de ménage PALMEX de PALMAFINA.



Le philatéliste : Un timbre TINTIN !... Chic ! Je vais le mettre à la place d'honneur dans ma collection.

LISTE DES PRIMES

		Nombre de points
1.	Cinq séries de 40 vignettes : « le Roman du Renard ». Par série	50
2.	Carnet de décalcomanies TINTIN, carnet A, 15 sujets	50
3.	Carnet de décalcomanies TINTIN, carnet B, 22 sujets	60
4.	Cartes postales TINTIN (série I ou II). Par série de 5 cartes	70
5.	Pochette de papier à lettre TINTIN, avec sujets variés	80
6.	Cinq séries de dix photos « PRINCE ROYAL ». Par série	100
7.	Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou pour vélo (double face, 3 couleurs) ...	100
8.	Portefeuille TINTIN (art. en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU) ...	200
9.	Puzzle TINTIN, sur bois	350
10.	Puzzle TINTIN (gr. modèle), scènes originale sur bois, dessinées par Hergé ...	350
11.	Jeu de Cubes TINTIN	500

BIENTOT...

...es splendides chromos TINTIN de la collection « VOIR et SAVOIR »

INTERDIT aux GARÇONS !...

ELLES SAVAIENT DIRE : « JE VEUX ! »



Chères amies lectrices,

VOUS connaissez l'adage : « Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie » et, comme moi, évidemment, vous le trouvez absurde. Pas absurde du tout, par contre, est : « Ce que femme veut, Dieu le veut ». Là, au moins, se retrouve toute la sagesse des dictons populaires.

Car les filles ne sont pas des girouettes, des fantasques, des écervelées, comme les garçons le prétendent. Nous savons ce que nous voulons, et ce que nous voulons, nous l'obtenons, grâce à notre volonté, notre persévérance, notre entêtement. Voilà, le mot est lâché. Des entêtées. Nous sommes des entêtées. Ah ! mes chères amies, à vous toutes dont le caractère est ainsi fait que parents, frères, amis, professeurs vous serinent à longueur de journée « Quelle entêtée tu es », Brigitte (une entêtée de première classe) apporte des pensées réconfortantes.

Oui, Mesdemoiselles, consolez-vous : ce fameux entêtement que l'on vous reproche a fait, au cours des siècles, de nombreuses héroïnes. Et qui sait s'il n'y a pas en vous un grand homme — pardon, une grande femme — qui sommeille ?

Parmi les illustres entêtées, le prix d'excellence revient, sans conteste à Jeanne d'Arc. Si la France n'avait pas eu cette sainte obstinée, qui aurait « bouté les Anglais dehors » et sacré Charles VII à Reims ? Elle avait bien son idée arrêtée, la bonne Lorraine, et elle l'a suivie jusqu'au bout... jusqu'au bûcher.

Un autre bel exemple de persévérance féminine est celui de la reine Victoria d'Angleterre. Cinquante ans de règne glorieux, un extraordinaire sens politique qui fit le rapprochement de la France et de l'Angleterre et la pacification des Indes. Un fameux homme d'Etat que cette entêtée-là, qui mit autant d'acharnement au bonheur de son peuple qu'à celui de son foyer.

Ni fantasque, ni girouette, ni écervelée, Madame Curie, qui poursuivit inlassablement ses travaux scientifiques. Malgré le manque d'argent, malgré les soins à donner aux enfants, malgré la mort de son mari. Est-ce un travers féminin ou une vertu cet « entêtement » qui l'amena à découvrir le radium ?

Quelle magnifique obstinée aussi que Sarah Bernhardt, la grande tragédienne. Octogénaire, amputée d'une jambe et presque aphone, elle montait encore sur les planches et attirait des foules qui parvenaient à peine à l'entendre.

« Ce que femme veut, Dieu le veut ». Et Dieu l'a bien prouvé pour Helen Keller, l'entêtée la plus émouvante de toutes. Connaissez-vous l'histoire de cette petite Américaine qu'une terrible maladie rendit aveugle et sourde-muette ? A force de volonté, elle parvint à parler, à lire, à écrire; elle fit des études universitaires, rédigea des ouvrages importants et préside encore, à l'heure actuelle, de nombreuses ligues internationales d'aveugles pour qui elle est un miracle vivant, la messagère de tous les espoirs.

N'avais-je pas raison de dire que l'entêtement mène loin ?

Quand il sert de belles et bonnes causes, évidemment.

A vous de savoir les choisir...

Brigitte

MELI-MELO

DES BOUTEILLES EN... MATIERE PLASTIQUE



APRES les assiettes, les tasses, les gobelets et les couverts, ce sont, à présent, les bouteilles qui sont fabriquées en matière plastique ! Les premiers spécimens de ces récipients sont apparus aux vitrines des magasins vers la fin de 1948. Aujourd'hui, leur production annuelle est évaluée à 65.000.000 d'unités; déjà plus de 400 produits différents sont vendus dans ces bouteilles. Il existe deux manières de fabriquer des bouteilles en plastique : ou bien le plastique chaud est soufflé dans la forme désirée, comme on le fait pour les bouteilles en verre; ou bien, les deux moitiés du récipient sont coulées séparément, pour être ensuite soudées l'une à l'autre.

Les bouteilles en matière plastique sont évidemment incassables; elles peuvent être compressées comme si elles étaient en caoutchouc. Mais elles ne sont pas encore idéales à tout point de vue, car elles «coulent» souvent et elles reviennent généralement plus cher que les autres vidanges.

QUELQUES MOTS A PROPOS DE LA BIERE

ON ne sait pas exactement à quelle époque remonte l'origine de la bière. Certains auteurs prétendent qu'elle existait au temps légendaire d'Osiris, dans l'Ancienne Egypte, 20.000 ans avant notre ère : mais il est probable qu'elle n'était alors qu'une simple infusion d'orge. D'aucuns affirment, au contraire, que cette boisson est originaire de la Babylonie, et qu'on l'y fabriquait déjà en l'an 7.000 avant J. C.

La bière que nous buvons aujourd'hui est faite à base d'orge et de houblon; il existe une méthode bavaroise, une méthode anglaise et une méthode belge de fabrication de la bière, et ces diverses méthodes diffèrent moins par le procédé proprement dit que par la qualité et la quantité des produits employés. La Belgique occupe la troisième place dans la production mondiale de cette boisson, et c'est le pays où l'on consomme proportionnellement le plus de bière: 183 litres par tête. Plus de 400.000 Belges vivent de l'industrie de la bière et ses diverses ramifications.

EN BREF - EN BREF - EN BREF - EN BREF

LE Sahara n'est que le bassin d'une ancienne mer disparue à la suite d'un formidable bouleversement naturel.

★

ON construit en France, entre Paris et Le Havre, un pipe-line grâce auquel les frais de transport de l'essence seront diminués, nous dit-on, de 50 %.

★

UN neuvième de la population belge vit des diverses branches de l'industrie automobile.

★

LA vie d'un homme peut s'étendre parfois sur trois siècles: l'Espagnol Adrianus San Roman qui naquit en 1799, vécut jusqu'à 114 ans et mourut à Paris en 1913.

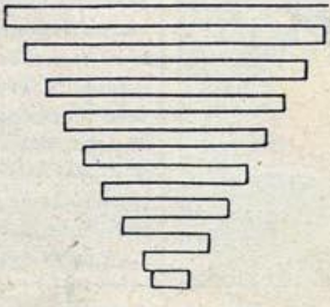
La semaine prochaine, troisième épreuve de NOTRE GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE !

SOLUTION DES MOTS CROISES DU N° 41

Horiz. : 1. punitions. 2. as; lin; Eu. 3. ter; roi. 4. Erie; sens. 5. mutin. 6. ores; lice. 7. tas; ers. 8. ri; des; os. 9. espérance. *Vertic.* : 1. Patenôtre. 2. user; rais. 3. rimes. 4. il; eus; de. 5. tir; fer. 6. in; sil; sa. 7. renie. 8. néon; croc. 9. Suissesse.

UN LECTEUR DE TINTIN EST TOUJOURS PARMI LES MEILLEURS ELEVES DE SA CLASSE

ILLUSION D'OPTIQUE



SI tu examines superficiellement le dessin ci-dessus, n'as-tu pas l'impression de te trouver en présence d'une série de plusieurs rectangles indépendants, se suivant par ordre de grandeur, et devenant de plus en plus petits ? Mais regardes-y de plus près, et tu constateras que le dessin tout entier a été exécuté d'un seul trait de plume.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU N° 41

Quelques questions :

1. *b)* De la promptitude avec laquelle le cerveau expédie ses ordres.

2. *c)* Le ballon de basket-ball pèse au minimum 600 gr. contre quatre cents minimum au ballon de handball et trois cents à celui de football.

CASSE - TETE



ALLO, ALLO, J'APPELLE X 22... ICI LE PROFESSEUR TOURNESOL... ALLO, ALLO, J'APPELLE X 22...

... l'avion téléguidé X 22 poursuit sa course vertigineuse, contrôlé par le professeur Tournesol à l'aide de son super-radar.

Oui, le professeur Tournesol, qui avait disparu depuis des mois, est encore en vie !

Parti pour le Nouveau-Mexique, il avait choisi un ancien temple des Incas pour y installer un laboratoire ultra-secret, d'où il dirige l'avion en ce moment...

Alors qu'il mettait au point la formule d'une nouvelle poudre à éternuer, il a obtenu, à sa plus grande stupéfaction, un explosif d'une puissance redoutable. Aux premiers essais, un mur du temple Inca a été soufflé comme un simple décor de théâtre, mettant à jour des trésors insoupçonnés.

Emerveillé par tant de richesses, il a aussitôt lancé un appel à ses amis et ceux-ci s'embarquent chaque jour en grand nombre pour se rendre au Nouveau-Mexique.

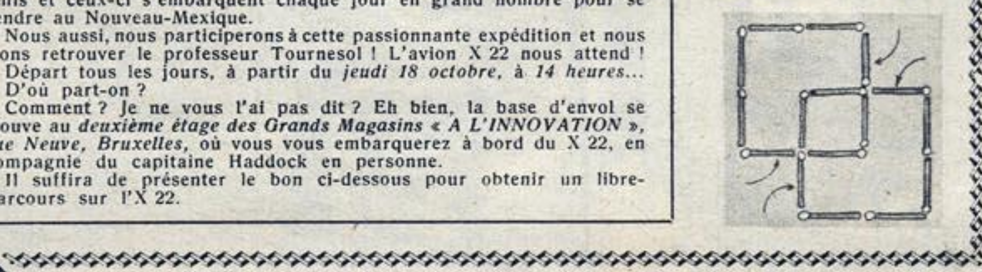
Nous aussi, nous participerons à cette passionnante expédition et nous irons retrouver le professeur Tournesol ! L'avion X 22 nous attend !

Départ tous les jours, à partir du *jeudi 18 octobre, à 14 heures...*

D'où part-on ?

Comment ? Je ne vous l'ai pas dit ? Eh bien, la base d'envol se trouve au *deuxième étage des Grands Magasins « A L'INNOVATION », rue Neuve, Bruxelles*, où vous vous embarquerez à bord du X 22, en compagnie du capitaine Haddock en personne.

Il suffira de présenter le bon ci-dessous pour obtenir un libre-parcours sur l'X 22.







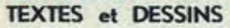




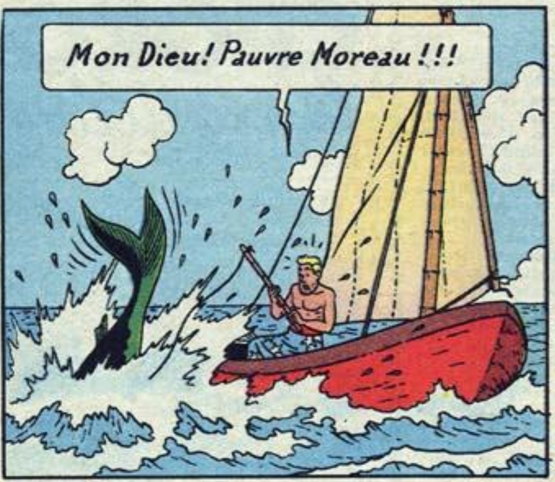


(A suivre.)





de BOB DE MOOR.









Nos amis dépècent soigneusement l'énorme bête, et en suspendent les morceaux pour les faire sécher au soleil... Et ainsi, monotones, les jours s'écoulent. La provision de poisson diminue, il ne reste plus rien à boire, et l'implacable soleil des tropiques achève d'épuiser les malheureux, qui se désespèrent : vont-ils périr misérablement, de faim, de soif de faiblesse ?...



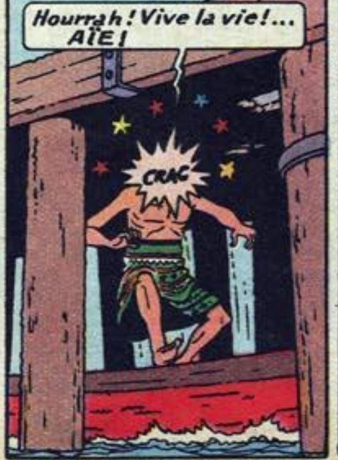
Mais... mais c'est aussi notre cas ! Je... je... je vois la terre !!







Que disais-je ?... Ah oui, nous avons regagné la terre ferme ! C'est le moment de faire un bond de joie !





(A suivre.)